

res. Et le gouvernement n'est-il pas renseigné ? Le pouvoir lui fuit entre les mains... »

Quand Voronine fut sorti, il se fit un silence. Quelqu'un dit ensuite :

— Il paraît que le soviet de Tachkent a déjà pris le pouvoir ?

— Et alors ?

— Je n'en sais pas davantage.

— Des bolchéviks encore, probablement...

— Qui pensez-vous que ce soit ?

— Le diable seul pourrait dire d'où ils sont sortis...

— Naturellement, les ouvriers écoutent des types comme celui qui vient de descendre, et marchent avec eux : ils promettent tout...

— Ils promettent, mais que donneront-ils ? Rien.

— Ils n'ont rien à perdre. Qu'est-ce qu'on pourrait leur réclamer ?

— Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu un des leurs, un certain Lounatcharsky, à l'Institut Polytechnique... Il faut voir comme il les ensorcelle ! Et c'est un homme instruit !...

— Des vendus, il y en a de toutes les conditions...

— Ils sont tout cousus d'or, à ce qu'on dit, par les Allemands.

Pétrov s'avancait à pied vers l'Institut Smolny quand il se rappela enfin pourquoi il était venu. Il essaya de réfléchir et de se souvenir du système électoral appliqué en Irlande.

Un vent froid soufflait de droite, agitant les feuilles mortes des arbres. Aux fenêtres de l'Institut brillaient quelques petites lampes.

En entrant dans l'édifice, Pétrov se sentit inquiet : « Serai-je reçu ? Et a-t-on besoin de moniteurs, si les bolchéviks prennent le pouvoir ? »

Une cloche sonnait à l'étage supérieur. Pétrov monta quatre à quatre.

XX

La vie de Koliénov était désorganisée, irrémédiablement. Rien ne s'arrangeait avec Tania qui aurait pu lui tenir lieu de femme et lui faire oublier son enfant. La bonne était jolie et elle s'efforçait de tenir convenablement son rôle de « légitime », mais ça n'allait pas du tout ! Trop grossière, la bonne... Elle n'avait pas le ton qu'il fallait... En somme, cet élément sorti de la « populace » était incapable de s'élever jusqu'à lui, Koliénov, de même que lui n'aurait su monter jusqu'aux sphères de la véritable aristocratie. A sa honte, en effet, il se sentait parfois peu à son aise dans la haute société. Cela se comprenait : ces gens-là avaient de la race et une culture séculaire. Certes, Koliénov avait des manières, il savait parler à propos et se tenir dans une certaine limite...

A la Direction principale, cela tournait encore plus mal. Ces saligauds de commis, ayant appris qu'il avait tué un ouvrier, un typo, et à moitié assommé un matelot, faisaient du scandale, l'accusaient de menées contre-révolutionnaires et exigeaient son renvoi. Situation extrêmement difficile. Se réhabiliter ? Impossible, et puis il ne l'aurait pas voulu. Se repentir ? De quoi ? De « ça » ? De ce dont il s'était vanté parmi les officiers, de ce qui lui faisait honneur ? Jamais ! Eh ! s'il n'avait pas eu besoin de son traitement, il se serait bien passé de servir !...

D'autre part, il était bien forcé de s'occuper des événements. On ne pouvait, en effet, se croiser les bras. Ces coquins de bolchéviks, si l'on n'y prenait garde, finiraient par arracher le pouvoir à M. « le chef Suprême des Armées », un pékin, d'ailleurs, qui déshonorait l'armée russe. Il fallait, d'une manière ou d'une autre, s'unir et grouper des forces, sinon autour de Michel, du moins sous l'autorité d'un général !

Il écrivit à Tania une lettre dans laquelle il lui demandait, résolument, de ne plus différer son départ et de le rejoindre à Piter dès qu'elle serait en bonne santé. Mais elle lui répondit en termes assez étranges. Que lui arrivait-il ? Hésitait-elle ? Elle parlait d'une nouvelle maladie, d'une maladie de son père... Un prétexte ? Était-ce cela qui pouvait la retenir ? Non, il y avait un froid répandu dans la lettre. L'accent n'était plus celui d'autrefois. Koliénov aurait dû partir, aller la chercher, la prendre... Mais il y avait ces diableresses d'histoires à la Direction... Et puis, comment faire le voyage ? Les trains étaient pleins de cette pouilleuse soldatesque...

« Et surtout, pourquoi me parle-t-elle encore de cet étudiant ? Elle m'assure qu'il ne lui plaît pas. Je ne le lui ai pas demandé... Elle a l'air de vouloir se rassurer elle-même... Je ne suis peut-être pour elle qu'un rêve... Je n'ai pas su profiter d'elle ! J'ai attendu, au lieu d'aller la cueillir... — Il ricana. — J'ai attendu qu'elle vienne, la vierge, l'innocente, et qu'elle s'offre !... Et maintenant, un étudiant, là-bas... Ce n'est plus de la fantaisie, ça... C'est de l'amour, du vrai... Et elle est effrayée d'aimer un autre que moi... Elle veut se persuader et me persuader qu'elle ne l'aime pas... Le ton, le ton n'est plus le même. »

— Ah ! l'existence est devenue diablement dure ! dit-il tout haut.

La cuisinière hocha la tête, en signe d'assentiment :

— Ainsi, moi, j'ai fait la queue aujourd'hui, que c'était à n'en plus finir...

..

Vers la fin de septembre et surtout au début d'octobre, le comité des expéditionnaires à la Direction principale de l'Artillerie parut transformé : le ferment du bolchévisme devait agir. Périélov grinçait des dents. Les saligauds avaient obtenu le renvoi de Koliénov. Bien entendu, on avait trouvé de l'occupation pour le capitaine, mais il n'en était pas moins humiliant de voir ce que se permettaient de simples commis... Et les chefs qui tenaient compte de leurs revendications... Enfin ! Il ne restait pas bien longtemps à attendre... On saurait patienter ! La faim et le froid auraient finalement raison de ce peuple en folie, qui reviendrait à lui. L'hiver

s'avançait, le fidèle ami, le meilleur ami de la Russie. On geindrait, on hurlerait alors, on réclamerait un vrai pouvoir, une main de fer... Devant les boulangeries, on commençait à s'ameuter...

Depuis le départ de Koliénov, Périélov ne se sentait plus à l'aise au bureau : personne avec qui causer et qui pût vous comprendre... Riks se taisait, il travaillait avec acharnement, comme si les événements ne l'intéressaient pas.

Le vieux Tchijikov ne comprenait plus du tout ce que les gens voulaient, ni pourquoi ils se fâchaient.

— Ils sont dingos, et voilà tout, disait-il, avec un geste de découragement, quand le colonel Périélov lui racontait les frasques de ces « chiens de députés ».

Tchijikov comptait encore sur Koliénov. En quittant la Direction, et en faisant ses adieux celui-ci avait dit :

— Messieurs, rappelez-vous : je leur revaudrai ça, à ces canailles, je vous en donne ma parole !... Je ne parle pas de nos commis, bien sûr... Je ne me salirai pas les mains à toucher ça... Maintenant, en disponibilité, je n'ai plus rien à faire... Grâce à eux, — et son doigt menaçait la fenêtre, — je suis « libre » et je leur ferai voir !...

Tchijikov espérait qu'avec tant de résolution et d'énergie cet homme parviendrait à « améliorer la situation ».

Comme un vieux moulin à vent, immense, la Russie faisait passer sa récolte de joies et de calamités, sous un souffle calme, entre deux mauvaises meules : le gouvernement provisoire et le premier soviet des députés. Et, quand il y avait des à-coups, des rafales, le moulin tournait, ne prenait plus que la moitié du vent, ne travaillait plus que d'une meule et ne donnait plus que de la semoule.

Mais soudain, un tourbillon tomba sur cette Russie, sur ce moulin ; on ne put le prévoir, on n'eut pas le temps d'orienter les ailes, et elles tournèrent, dans la formidable poussée. Alors, pour que le moulin ne fût pas démoli, on le fit marcher à plein rendement, à trois meules on lui donna un « pré-parlement ». On le mit en marche à contre-cœur, car on n'avait rien à glisser sous la troisième meule.

Le gouvernement provisoire ne reposait plus sur les masses. Dans son baille-grain tombaient toujours de lourdes complications, la dure matière du front, la lourde matière de la politique intérieure et extérieure qui pouvait user les meules ; et, là-dessous, le parti bolchévik grossissait, devenait une

force énorme... ; son influence sur les masses grandissait, il attaquait avec succès le gouvernement provisoire et le parlement.

Kouznetsov reçut du parti une subvention comme militant réduit au chômage, contraint à une existence clandestine. Eugénie Pétrovna put alimenter ses enfants, elle put manger.

Après avoir joué, les petits, ce soir-là, dans leur entrain, ne voulaient pas se coucher. Quand ils furent enfin endormis, Eugénie Pétrovna prit le journal qu'elle n'avait pu lire dans la journée.

Elle s'assit sous l'abat-jour bleu, devant la table ronde de la salle à manger. L'intérieur était calme et tiède, elle sentit revenir quelque fraîcheur à son visage jauni, mais ses yeux étaient cernés de noir et creusés.

Le reflet des événements sur la feuille la saisit : les bolchéviks se prononçaient déjà ouvertement contre la conférence démocratique ! Ils déclaraient : « L'activité du parlement n'a qu'une valeur accessoire, elle dépend tout entière des problèmes imposés par la lutte des masses. » Ils réclamaient hardiment la démission du gouvernement !

D'autre part les cheminots se mettaient en grève dans toute la Russie. Il y avait des troubles agraires dans la province de Saratov, dans la région de Tachkent. Il y avait une grève et une émeute dans les exploitations de naphthe de Bakou. Et des désordres à Azov !...

« Le gouvernement provisoire pourra-t-il faire face à tout cela ? Non, il se rendra ! Car enfin, ce ne sont pas des idiots ! Où prendraient-ils des forces pour lutter sur tous les fronts à la foi ? Ils renonceront. Comme ce serait bien ! Sans verser une goutte de sang, nous passerions le seuil d'un nouveau monde... »

Ses pensées furent interrompues par le grincement de la porte à claire-voie : elle prêta l'oreille : son mari n'entrait-il pas dans la cour ? Mais personne ne frappa à la vitre d'en bas. Elle regarda par la fenêtre, mais la croisée était comme tendue de velours noir au dehors. Cependant, du gravier bruissait sous des pas, les marches de l'escalier gémirent à l'étage supérieur. « Il revient encore de ses cours, si tard ! A quoi ça lui sert-il ? pensa-t-elle en souriant. Quel original ! »

Elle alla regarder si les enfants dormaient bien, remit en place leurs couvertures et reprit le journal. Que d'évé-

nements dans une journée et quels événements ! Les Allemands avaient fait une descente sur la Baltique, Pétrograd était menacé. Le gouvernement provisoire avait décidé de s'enfuir à Moscou !

« Quelle honte ! Les vauriens ! Mais cela ne leur réussira pas, probablement... Et s'ils se sauvent, pourtant ! Tout ira mal ! Pourra-t-on les attraper, là-bas ? Moscou, ce n'est tout de même pas Piter... Tiens, on dirait que la porte grince encore... Voronine, peut-être ? Quel silence. Je me serai trompée... »

Elle écoutait, immobile. Elle alla encore regarder à la fenêtre les ténèbres étaient impénétrables, il régnait un silence de tombe. Les locataires d'en-haut avaient dû se coucher. En face, dans une maisonnette, s'éteignit le dernier feu.

« C'était donc une illusion ? Non, ça a grincé, j'en suis sûre. Mais qui donc pouvait venir chez nous à cette heure-ci ? Personne. C'est étrange. Des bandits ? Impossible. Pourquoi viendraient-ils ici ? Ils se renseignent avant d'entrer dans la maison, ils ne font pas leur coup au petit bonheur. Quel malheur tout de même qu'il y ait des bandits ! Ils ont fait bien du mal. Et pour rien, bien souvent... »

Sa pensée courait rapidement, elle ne pouvait se tranquilliser, elle ne pouvait lire le journal. « Si je frappais au plafond ? Mais sous quel prétexte ? C'est bête, bien sûr. »

Elle alla se placer dans le coin de la fenêtre, pour n'être pas vue du dehors et elle guettait, s'attendant à voir une figure à la vitre. Les carreaux semblaient être non de verre mais de mine de plomb.

« Je ferais mieux d'éteindre et de me coucher... »

Comme elle se dirigeait vers la lampe, elle entendit encore un léger frottement, un imperceptible bruissement du gravier sous la fenêtre.

« Oui, il y a quelqu'un. Si je me couche, je ne pourrai pas dormir... Ah ! si les nôtres pouvaient rentrer bien vite ! »

Aux alentours, le silence était angoissant. Le petit chien du savetier, dans le voisinage, n'avait pas aboyé une seule fois.

« Il regarde maintenant, de loin, ce qu'il pourrait bien voler... Il perd son temps. Qu'y a-t-il chez nous ? Il ne viendra pas, s'il regarde bien... »

Soudain, résolument, elle s'approcha de la lampe et l'éteignit.

L'impénétrable nuit secoua ses immenses ailes noires et s'abattit sur Eugénie Pérovna, l'enveloppant de toutes parts, si bien qu'elle en eut la respiration saisie. Mais elle restait immobile près de la table, craignant de bouger, épiant le moindre froissement du dehors. Debout, elle attendait. Quelque chose devait arriver ! Et elle ne se trompait pas. On frappa, doucement, à la porte. Eugénie Pérovna sentit couler sur elle un jet d'eau glacée, elle frissonna et cria d'une voix qui n'était pas la sienne, sans s'approcher de la porte :

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? Qui vous permet de venir déranger les gens la nuit ?

— Ouvrez, c'est un télégramme pour vous, dit soudainement une voix d'homme.

— Allez au diable ! Je n'ouvre pas.

— Alors quoi, j'ai fait le chemin inutilement pour vous servir ?

— Allez-vous en ! Je n'ouvre pas !

— Ben quoi, je ne vais pas vous manger...

— Laissez-moi tranquille, ou j'appelle l'officier qui habite là-haut...

— Tant pis pour vous, grogna sourdement la voix du dehors.

Eugénie Pérovna était secouée de fièvre, ses dents claquaient, elle ne pouvait plus parler. D'un bond elle s'approcha de la porte, vérifia les verrous. Tout était fermé. Elle saisit une cognée à fendre le bois, se mit de côté, attendit et dit enfin :

— Allez-vous en, ou je tire.

L'homme resta là sans dire un mot, il resta une minute ou deux, puis s'éloigna.

« Et s'il ouvre la fenêtre, s'il entre ? On dit qu'ils savent couper les carreaux si bien qu'on n'entend rien... »

Longtemps, longtemps, elle resta au milieu de la chambre, écoutant de toutes ses oreilles si le malfaiteur n'essayait pas de couper la vitre. Et il faisait déjà tout à fait clair quand elle put constater qu'autour de la maison il n'y avait personne. Alors, jaune et verte, les yeux creusés, elle se coucha.

..

La nouvelle du départ du gouvernement provisoire pour Moscou s'était confirmée. L'impression fut énorme à Pétrograd. Dans les usines, dans les casernes, on était indigné.

A l'assemblée générale des ouvriers de l'usine Lessner, Voronine prit la parole. Après avoir fait un tableau de l'activité du gouvernement qui avait conduit le pays à la catastrophe, Voronine dit fortement :

— Maintenant camarades, ce gouvernement veut s'enfuir à Moscou. Il n'a pas eu peur de trahir le peuple, de le livrer à la bourgeoisie, il a saboté toutes les revendications populaires, il s'obstine à entraîner l'armée dans la guerre, il fait périr des millions d'hommes, il veut qu'ils gèlent dans les tranchées s'ils ne meurent pas de faim ; mais à peine est-il menacé lui-même qu'il veut s'enfuir à Moscou !...

— A bas le gouvernement provisoire ! gronda la foule. Quand les cris se furent apaisés, Voronine continua :

— Ce gouvernement veut se dérober aux armées allemandes, abandonnant Pétrograd révolutionnaire à la merci du sort.

— Mort aux traîtres !... criait-on.

Voronine poursuivit :

— Vous devez empêcher la fuite du gouvernement ou le remplacer par un autre plus stable, plus courageux, plus hardi, plus digne d'un peuple révolutionnaire.

— Tout le pouvoir aux soviets !

— Hourra !

— Qu'on écrase le gouvernement provisoire !

— A bas, à bas !

— Allons au Palais de Tauride !

— Hou-hou-hou ! hurlait-on dans la cour de l'usine.

La section des soldats du soviet de Pétrograd vota une résolution dans laquelle on protestait contre le plan de transfert du gouvernement à Moscou.

« Si le gouvernement provisoire, disait cette résolution, est incapable de défendre Pétrograd, il a pour devoir soit de conclure la paix, soit de céder sa place à un autre gouvernement. Son transfert à Moscou serait une désertion devant l'ennemi. »

Cette résolution exprimait la volonté de tous les ou-

vriers et soldats animés d'un esprit révolutionnaire. Dans les meetings des fabriques et des usines, on criait partout :

— Insurrection ! Insurrection !...

..

Le colonel Périélov avait des amis au ministère de la guerre. Il connaissait un officier qui occupait un des plus hauts postes dans la garde du Palais d'Hiver, résidence de Kérénsky. Grâce à la protection du colonel, Koliénov fut bientôt inscrit dans les effectifs de défense du palais.

Il n'avait donc plus à s'inquiéter d'un emploi, il était content, d'autant plus qu'à ce poste il pouvait se rendre, un jour ou l'autre, très utile, si le grand-duc Michel ou un autre membre de la famille impériale avait l'idée d'enlever le pouvoir au gouvernement de la révolution.

De ce côté-là, il était satisfait. Mais une lettre de Tania vint le désoler. Elle disait :

Cher Paul,

J'ai reçu vos deux dernières lettres. Je ne vous ai pas répondu parce que je ne savais que vous écrire : je traversais une période de doutes cruels, indicibles. L'étudiant dont je vous avais parlé plusieurs fois s'est épris de moi. J'avais remarqué cela dès le premier jour de notre rencontre. (Je vous prie de me pardonner de vous avoir trompé en vous assurant qu'il ne me plaisait pas). Il m'a beaucoup, beaucoup plu. Au début, j'ai été horrifiée en constatant que je l'aimais aussi, que j'aimais deux hommes en même temps. Mais... j'estime nécessaire de vous parler tout à fait franchement : mon sentiment pour lui s'est accru de jour en jour et m'a prise si profondément qu'enfin je l'ai aimé plus que vous. A ce moment-là, il m'avouait son amour, me demandait ma main, et j'ai consenti. Je l'épouse dans quelques jours.

Excusez-moi, mon cher Paul ! J'ai bien de la peine à vous écrire cette lettre qui vous causera du désagrément, à vous, que j'ai tant aimé. J'espère que vous considérerez ma conduite comme celle d'une jeune étourdie et que vous me pardonneriez.

Je vous remercie pour toutes vos lettres, pour votre amour, pour tout ce que vous m'avez donné de joie et de profondes émotions. Je ne l'oublierai jamais ; je me souviendrai de votre nom avec gratitude. Je veux espérer que vous me pardonneriez. Je crois que je serai heureuse. Je vous en souhaite autant.

TANIA.

Koliénov était furieux : « C'est moi, c'est moi qui l'ai lâchée !... » Il en maigrit d'un coup. Deux contrariétés l'une après l'autre. Quand il était de service au palais, il se montrait taciturne. Ses déboires personnels se confondaient en quelque sorte avec les désagréments de la vie sociale et il arpentait, morose, les grandes salles. Il vit les appartements occupés par Kérénsky, et dans lesquels le gouvernement tenait ses séances, et il soupira : « Ça, dans le Palais d'Hiver ! Des Kérénsky ! Eh ! quand donc tout cela finira-t-il ? Quand donc chasserons-nous toute cette bande d'ici ? »

..

Eugénie Pétrovna avait eu si peur, l'autre nuit, qu'un soir, comme Kouznetsov faisait une brève apparition, elle lui dit :

— Je ne te laisserai pas sortir aujourd'hui.

Il sourit

— Non, vrai, je ne te laisse pas sortir.

Et elle lui raconta la nuit d'épouvante.

— Mais, ce devait être une plaisanterie, et toi, tu t'es montrée froussarde ! Ah ! mon amie !

— Non, je sais mieux que toi ce qui s'est passé. Reste cette nuit.

— Impossible. Avec tous ces événements !

— Tant pis pour les événements !

— Nous préparons l'insurrection.

Eugénie Pétrovna se tut et réfléchit.

— N'aie pas peur, reprit Kouznetsov. Je monte chez les voisins, je leur demanderai de veiller. Tu peux toujours frapper au plafond. As-tu raconté aux Pétrov ?

— Je le leur ai dit. Pétrov m'a dit de frapper s'il arrivait quelque chose.

— Bon, voilà...

— S'il s'agit de l'insurrection, pars. Cependant, ne t'expose pas inutilement. Si tu ne te ménages pas, pense du moins à eux, — et elle montrait les enfants. — Le gouvernement le sait-il ?

— Comment donc ! Nous jouons cartes sur table. Les nôtres ont quitté le conseil de la république, pour montrer que nos routes ne sont plus les mêmes. Vous, messieurs, vous n'êtes que des bavards... Nous, dès que nous aurons établi un

gouvernement soviétique, nous ferons la paix sur tous les fronts, et ce sera fini !

— Ils sont nombreux, les nôtres ?

— Oh ! oh ! il y en a partout, maintenant. Et le soviet de Pétrograd et les conférences de fabriques et d'usines sont en séance, en ce moment, tu sais ?...

— Non, vrai ?...

— Et le congrès des soviets du Nord... Tous en séance, tous comme un seul homme ! Et le mot d'ordre, c'est : tout le pouvoir aux soviets ! Et basta ! Le congrès a envoyé un émissaire à Cronstadt : aidez-nous, nous allons nous y mettre. Les prisonniers du gouvernement sont avertis : c'est pour bientôt la délivrance.

— Mais, vos soldats, vous pouvez compter sur eux ? Ils ne vous lâcheront pas ?

— Oh ! la, ils ne demandent qu'à marcher ! Ils veulent la paix, vois-tu ! Nous avons maintenant un comité de guerre révolutionnaire, et il fonctionne bien, si bien que les soldats n'écourent que lui. Quiconque, parmi eux, voudrait obéir à Kérénsky, serait un traître à la classe ouvrière et un contre-révolutionnaire. Ils sont tous de notre côté.

— J'avais pressenti que vous en arriviez aux grandes solutions dès que j'ai lu cette ordonnance qui interdit les manifestations...

— Allons, donne-moi un morceau à manger, et je me sauve.

— Mais le congrès des soviets ? Quand se réunira-t-il ?

— Ils ont résolu de différer jusqu'au 25 courant... Allons, vite, vite, que je me sauve !...

..

Quand un incendie commence dans une maison, peu nombreux sont ceux qui en aperçoivent les premières étincelles, et, du dehors, on ne soupçonne pas que cette maison va bientôt être dévorée par des langues de feu.

Comme dans une maison en flammes, dans Piter, dans les masses ouvrières, le feu passait, c'était le mécontentement général ; on ne voulait plus du gouvernement provisoire qui faisait durer la guerre indéfiniment, qui repoussait les revendications des travailleurs et des paysans. Sans aucun doute, la capitale allait être tout entière saisie par le feu de l'insurrec-

tion ; toutes les fabriques, toutes les usines allaient déverser leurs contingents dans la rue.

Et pourtant, ni le conseil de la république ni le gouvernement provisoire ne s'attendaient à cela. Aussi peu perspicaces que le moindre des petits bourgeois, ils ne comprenaient pas le danger dont ils étaient menacés. Le sol chauffait sous leurs pieds, et ils prononçaient des discours, tous, les Steinberg, les Kouskova, les Lieber, les Adjémov, les Tchaïkovsky, au pré-parlement.

Mais derrière eux, il n'y avait plus que les murs du local où ils siégeaient. Et ils furent épouvantés lorsque le comité de guerre révolutionnaire publia un manifeste à la population de Pétrograd, l'informant de la nomination de commissaires « détachés aux troupes et sur les principaux points de la ville et des environs » ; les ordres et décisions des autorités ne devaient être exécutés que sur confirmation venue des commissaires. « Les commissaires, en tant que représentants du soviet, sont inviolables ».

Kérénsky ordonna au chef de l'Etat-Major du district de Pétrograd d'exiger du comité de guerre révolutionnaire qu'il rapportât les prescriptions envoyées aux troupes par téléphonogrammes, leur enjoignant de ne pas se soumettre au dit état-major.

Le comité de guerre révolutionnaire refusait de se conformer à cet ordre, — et la troisième révolution commença.

..

Les membres du gouvernement provisoire assemblés dans le Palais d'Hiver appelèrent des troupes pour écraser les bolchéviks.

Koliénov se trouva à son poste : il frémissait en ennemi juré des bolchéviks ; il se sentait le courage d'un vrai guerrier ; délégué parmi les principaux à la garde du pouvoir, il allait et venait dans le Palais, transmettant des ordres pour la place et au dehors, tantôt oralement, tantôt par radio, « à tous, à tous, » tantôt par téléphone, tantôt par des plis. Les *junkers* et le bataillon de femmes avaient été réunis pour garder l'édifice ; l'offensive contre les bolchéviks qui s'étaient fortifiés dans l'Institut Smolny et contre les soldats ralliés à leur parti devait être menée par un bataillon d'élite de Tsarskoïé Sélo, par l'école des sous-lieutenants et par l'artillerie de Pavlovsk ;

toutes les écoles de *junkers* devaient se mettre en tenue de campagne.

Au premier détachement des *junkers* qui se présenta, Koliénov transmettait l'ordre d'aller fermer les journaux « *Le Soldat* » et « *La Voie ouvrière* », de placer des factionnaires et d'envoyer des patrouilles pour le contrôle des automobiles en circulation, afin d'arrêter les personnes qui pourraient parcourir la ville en auto. Bientôt arriva le bataillon des femmes. Koliénov, à l'égard de ces dames, fut particulièrement attentif et aimable : involontairement, ses yeux parcouraient les formes arrondies de ces étranges soldats et il s'arrêtait en souriant devant les plus jolies, il les conduisait d'appartements en appartements ; il leur montrait les locaux où elles devaient s'installer, il leur expliquait comment on passe la consigne et comment, s'il en était besoin, elles auraient à combattre pour défendre le palais, en tirant sur quiconque prétendrait approcher.

Lorsque Koliénov rentra dans la salle de garde, il entendit son chef donner l'ordre de couper toutes les communications téléphoniques de l'Institut Smolny, et de couper aussi les ponts de la Néva, sauf celui du palais.

Koliénov était ravi : c'était un nouvel embêtement pour les bolchéviks ! Mais il s'assombrissait presque aussitôt : en rompant toutes communications même avec un monde hostile, on se condamnait à un isolement assez maussade. Devant tout ce monde qui se tassait par petits groupes à l'intérieur du palais, Koliénov songea à ce qui se passe quand il y a de l'orage dans l'air et qu'on ferme les fenêtres...

Or, la nuée qui s'amoncelait au-dessus du Palais d'Hiver était chargée d'une menace beaucoup plus grosse que celle de la foudre.

Le conseil de la république se réunit. Kérénsky déclara que les groupes et partis qui, « tentaient de soulever la population contre l'ordre établi » devaient être immédiatement et définitivement « liquidés » ; qu'une instruction était ouverte et que des arrestations étaient imminentes.

..

A Smolny, où l'état-major des bolchéviks s'était fortifié dès le 24 octobre, la vie grondait avec une force inconcevable, elle se colorait de toute la joie d'une victoire que l'on prévoyait

et qui serait inouïe. Le comité de guerre révolutionnaire avait déjà établi sa liaison avec les soldats fidèles par le truchement des commissaires et il avait ordonné aux régiments de s'apprêter au combat, les avertissant d'une « offensive » entreprise par les « ennemis du peuple » ; tout retard, tout refus d'obéir devait être considéré comme une trahison envers la révolution.

Par les chambres, par les corridors, par les nombreux étages de l'immense bâtiment, des gens allaient et venaient, se pressaient, s'agitaient, tous pénétrés d'une même volonté, d'une même résolution.

Aux portes de l'Institut, de même qu'aux orifices des ruches lors de l'essaimage, des ouvriers et des soldats entraient et sortaient sans interruption et des automobiles, des motocyclettes, des bicyclettes, des camions les enlevaient, en rafale, devant la grande entrée. Ils étaient aussitôt remplacés par d'autres qui arrivaient, dans leur élan, dans leur fumée, au grondement des klaxons.

Après avoir fait la ronde des postes de garde devant Smolny, Kouznetsov se rendit à la salle des séances et là, il apprit que les *junkers* coupaient les ponts de la Néva. Il se précipita vers le commandant du poste, obtint l'autorisation de réquisitionner une auto, courut chercher des volontaires parmi la réserve des soldats pour faire la chasse aux *junkers*.

Se dirigeant vers le Pont Alexandre II, le plus proche de Smolny, Kouznetsov et ses camarades passèrent en trombe par la rue Chpalernaïa, d'où ils gagnèrent la Perspective Liteïny. Leur klaxon hurlait sans arrêt, épouvantant les passants qui étaient déjà inquiets de tant d'appels au « calme » et qui s'attendaient en tremblant à des choses terribles.

Au coin de la Perspective Liteïny, à quelques pas du pont, l'automobile s'arrêta. Car, juste à ce moment, l'énorme aile de fonte venait de se lever et se dressait en l'air, à la hauteur de cinq étages, coupant la communication.

Dans cette impasse, comme dans une boîte profonde, au pied de la montagne de métal, des capotes grises s'agitaient :

— C'est les *junkers* !...

Sur l'automobile, les fusils partirent d'eux-mêmes.

Tra-ta-ta, tra-ta-ta, répondait-on de l'autre bout du pont.

Plus loin, le long de la Néva, au pont Troïtsky, une mitrailleuse tacotait, des fusils claquaient.

Le colonel Périélov ignorait ce qui se passait en ces lieux. Il s'était déguisé en civil, — pendant la révolution, il avait pris l'habitude de changer de costume le soir, — et il alla en tramway faire un tour sur la Nevsky.

Sous l'éblouissante clarté des lampes électriques, il trouva, comme d'ordinaire, tout un public qui allait et venait. Avec la foule, il se dirigea lentement vers la Néva. Il s'arrêtait devant les magasins de luxe, devant les vitrines où des diamants étincelaient, devant les cinés et il avait l'intention d'aller au café, prendre un verre et écouter les conversations. Mais soudain tonnèrent les canons, détonèrent les fusils et les mitrailleuses. Périélov s'arrêta, écoutant, comme toute la foule sur la Nevsky : figé sur place, il regardait d'un air interrogateur du côté d'où partaient les coups de feu. Et il commençait à deviner : « Ils assiègent le Palais ! Se peut-il ? C'est épouvantable ! Ah ! les charognes ! Si seulement nous comptions parmi nous plus d'hommes dans le genre de Koliénov ! Ils sauraient tenir le coup !... »

Il se dirigea vers la Morskaïa, désirant voir ce qui se passait aux approches du Palais. Et là, il fut saisi d'une tristesse sans fond. A cet endroit, la Nevsky et la Morskaïa étaient noyées dans l'obscurité. Les tramways ne passaient plus. Dans les ténèbres s'agitaient des hordes d'hommes armés. Deux camions passèrent lentement, chargés de soldats qui s'avançaient vers la place. Puis deux autos blindées. Les moteurs grondaient, leur vacarme dominait tous les autres bruits.

Périélov voulut gagner la place. Mais des soldats l'arrêtèrent en croisant la baïonnette.

— Votre laissez-passer ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria-t-il, étonné et vexé.

— Eh bien, retourne en arrière, si tu ne sais pas...

— Vous n'avez pas le droit ! En voilà des manières !

— Le droit, je l'ai, comme tu peux voir... Allez, allez, va-t'en, fous le camp, faut pas te gêner !...

— Dites-donc, vous pourriez être plus poli !

— Allez, fous le camp, mon bon monsieur, dit en riant un autre soldat. Ton temps est passé, tu sais !

— Quelle impudence ! dit Périélov, mais il avait pris le temps de s'éloigner.

Et il entendit une voix de femme, une voix indignée :

— De quel droit m'empêchez-vous de passer ? J'habite dans cette rue !

Périélov s'arrêta pour écouter. Il y eut un court silence. Sans doute examinait-on les papiers de la femme. Ensuite, un soldat dit :

— Bah ! qu'elle passe, après tout...

Au coin de la Nevsky et de la rue Mikhaïlovskaja, où la perspective était éclairée. Périélov trouva une multitude : les promeneurs tenaient des meetings, on discutait avec ardeur.

A ce moment apparut un camelot, portant une pile de numéros du journal *l'Ouvrier et le Soldat*. Périélov s'apprêtait à lui acheter une feuille, mais toute la foule, subitement, avec des clameurs, s'élança, en vraie lave, vers le marchand, repoussa Périélov, et il ne put qu'entendre de loin :

— Passez-moi un numéro ! Un rouble pour le numéro !

— A moi, à moi ! J'en donne trois roubles !

— Ah ! vous en avez un, vous avez de la chance ! Tenez, voilà cinq roubles, passez-le moi !...

— Pourquoi le vendrais-je ? répond en souriant une large face montée sur un col de castor. J'en ai besoin moi-même.

— Arrêtez, arrêtez ! Qui vous a permis d'arracher ?...

— Permettez, permettez !

— Eh ! l'homme ! dix roubles pour le numéro !... Donnez !

Périélov, ballotté dans cette foule, soupirait : « Tout ça ne nous annonce rien de bon. »

Pérov, ce soir-là établit son télescope sur le balcon et se mit à examiner une étoile qui scintillait et rayonnait au nord, et montait lentement, montait toujours. Des nuages la voilèrent à plusieurs reprises, il fallait attendre quelque temps qu'elle fût dégagée, et la chercher ensuite.

Claudine le rejoignit.

— Permets-un peu, Vadia, que je regarde, dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule.

Pétrov s'écarta du télescope, descendit de sa chaise, et expliqua à Claudine que cette étoile, dont il savait le nom, apparaissait à telle époque et qu'ensuite on la voyait ailleurs, à tel endroit.

Boum, boum, boum ! Le grondement partait de Piter.

— Qu'est-ce que c'est ? On tire le canon ?

— Sur qui peut-on tirer ?

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce qui se passe encore ? On tire sur les siens maintenant !...

Tra-ta-ta, tra-ta-ta ! Les mitrailleuses pétaradaient, les fusils claquaient sec.

— Que va-t-il advenir ? Une nouvelle boucherie ! C'est affreux !... s'écria Pétrov. Attends, je vais grimper sur le toit... Que je regarde si la ville n'est pas en feu !

Il parvint vivement à une lucarne, et s'y cramponnant, un pied en dehors, il contempla la ville féérique. Il n'y comprenait rien. Piter était éclairée comme toujours, d'une égale lumière blanche et rien ne rappelait ce grand frémissement de la cité que Pétrov avait connu dans les premiers jours de la révolution de mars. On n'entendait point de cris. Et le ciel s'abaissa sur la ville, en voile d'un gris sombre, immobile, duveteux, comme une ouate qui moutonnait.



Voronine frissonnait et ne pouvait comprendre si ce froid lui venait de la fraîcheur d'octobre, à cette heure tardive, ou de la joyeuse excitation qui était en lui, à l'idée que bientôt il allait faire irruption dans le Palais. Cette fièvre ne l'avait plus quitté depuis qu'il était parti avec les soldats et les matelots pour arrêter le gouvernement provisoire. Lorsque ce gouvernement serait renversé, il savait que la grande chose pour laquelle il avait lutté, devait s'accomplir : la guerre serait terminée sur tous les fronts. L'idée d'une paix universelle l'emportait loin dans l'avenir, il voyait se constituer sur toute la terre des soviets d'ouvriers et de paysans qui transformeraient merveilleusement l'existence des hommes. Et il avait peine à se retenir de crier : cela sera ! — Mais pour l'instant, il attendait le moment de se ruer avec ses camarades vers le Palais et d'arrêter les ministres. Alors seulement commencerait la vie nouvelle. C'était peut-être l'idée que portait

en lui Khaltourine¹ quand il marcha vers le Palais avec de la dynamite. Il avait dû suivre cette rue, peut-être avait-il mis le pied à cet endroit-ci... Il avait dû rencontrer des camarades et leur dire : « Tout est prêt, l'explosion tout à l'heure... » Mais non ! Ce n'était prêt qu'à dater d'aujourd'hui. Voronine évoqua l'héroïque figure de Khaltourine, les grandes entreprises des terroristes d'alors, et son cœur battit plus violemment... N'était-ce pas lui, Voronine qui, maintenant, poursuivait l'œuvre de ces hommes, les remplaçant, en marchant sur la résidence du pouvoir. « Oui, ils avaient ouvert par ici, — où ça ? — une petite boutique, soi-disant pour y vendre du fromage... Où peut-elle se trouver, la boutique ? » Il regardait autour de lui, mais les canons de la forteresse Pierre-et-Paul grondèrent encore.

Du côté de l'Etat-Major, on tirait. Autour de Voronine, les fusils partirent d'eux-mêmes. En réponse, des mitrailleuses tacotèrent et des salves rageuses déchiraient l'air. Les langues de lumière des projecteurs de l'*Aurore* léchaient les murs du Palais et parfois montaient jusqu'aux nuages, parfois s'insinuaient, le long des rues voisines, jusqu'à la place, éclairant un instant l'obélisque et l'ange qui le surmonte, la main levée ; dans une éblouissante phosphorescence cet ange semblait alors désigner le Palais aux tireurs.

Mais du côté de la Millionnaïa, la position était inconfortable pour les tireurs qui craignaient d'atteindre leurs camarades dans le jardin Alexandre ; d'autre part, à droite, ils étaient gênés par la grande entrée de l'Ermitage, où dix statues géantes s'érigent, soutenant le toit ; on n'apercevait du Palais qu'un seul angle, quelques fenêtres et, plus loin, les colonnes de l'entrée, derrière lesquelles étaient embusqués les *junkers* et le bataillon de femmes.

Plusieurs s'élancèrent à la baïonnette, pour donner l'assaut, mais ils furent immédiatement fauchés par les balles.

Kouznetsov et ses camarades s'abritaient pour tirer derrière les hautes colonnes des candélabres de l'Etat-Major, qui sont épaisses comme des poutres. Le danger, à cet endroit, n'était pas grand. On n'en sentait que mieux l'impatience d'agir après avoir vainement attendu l'heure de l'offensive.

Un genou en terre, derrière la base d'une de ces colonnes de fonte, qui avait la rondeur d'un tonneau, Kouznetsov, tout

1. *Kaltourine*, célèbre terroriste, qui exécuta l'empereur Alexandre III. (N.d.T.)

en tirant lui-même, entendait venir à lui, stridentes, les balles du Palais qui appliquaient un brûlant et sonore baiser sur le métal de son abri.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, pensait Kouznetsov. Bientôt, nous aurons une vie nouvelle où ce seront les gens qui s'embrasseront. »

Il songea à sa femme. Que faisait à cette heure Eugénie Péetrovna ? Elle dormait sans doute et elle ne voyait pas même dans son rêve qu'on allait, cette nuit, s'emparer enfin du Palais. Quelle joie demain, lorsque Kouznetsov viendrait tout lui raconter ! Mais peut-être ne dormait-elle pas ? Elle avait eu si peur, l'autre fois... Enfin, en cas de danger, elle pouvait frapper au plafond, appeler Péetrov... Elle devait dormir...

J-j-j-j-j-j-j... Les balles sifflaient et s'aplatissaient sur le mur de l'Etat-Major. Du plâtre tombait en pluie.

Kouznetsov contemplait en imagination le paisible sommeil de ses gosses. « Leur vie sera bien différente de la nôtre... Ils ne connaîtront pas nos tourments... »

Le bruit de la ville décroissait déjà, des lampes s'éteignaient, et l'on attendait toujours, dans l'inaction. Soudain le bruit se répandit que les *junkers*, effrayés par le menaçant silence des assiégeants, les invitaient à venir prendre le Palais... Ils se rendaient !

— Camarades, suivez-moi, en avant ! cria Kouznetsov et, courbé, fusil baissé, il s'élança à travers la place. En file indienne ses camarades couraient derrière lui, penchés comme lui.

Tra-ta-ta-ta, tra-ta-ta-ta-ta, — le Palais tirait sur eux.

Ils répliquaient tout en courant : Clac-clac-clac...

J-ji, j-ji, deux balles chantèrent sur la tête de Kouznetsov. Il s'étendit à plat ventre sur la chaussée ; ses camarades firent de même et se collaient au pavé, en silence ; deux s'écroulèrent, lâchant leurs fusils.

« Ils sont faits, on dirait... » pensa Kouznetsov, et il restait immobile, sur le sol.

Le grognement des mitrailleuses du Palais n'arrêtait pas. Une balle bourdonna comme une abeille au-dessus de l'oreille de Kouznetsov et il se rappela soudain des prés, des fleurs blanches et rouges sous le soleil. Mais il n'avait devant les yeux que de la pierre mouillée, chauve et bosselée, sur laquelle coulaient des lumières. A peu de distance, à droite,

l'obélisque avec son ange... Derrière cette masse de pierre on aurait été à l'abri. Un des hommes rampa vers Kouznetsov et dit tout bas :

— Courons jusqu'au milieu, jusqu'à la colonne ; de là on pourra tirer...

Kouznetsov semblait n'attendre que ce mot : il rampa, mais non vers l'obélisque qui lui aurait masqué le Palais ; il voulut atteindre un des becs de gaz prochains. Et tout à coup, son corps fut transpercé comme par une aiguille, quelque chose craqua, ou geignit en lui, et il tomba sur un bras et il ne parvenait pas à retirer sa main de dessous lui... Et un être énorme, tout doré, aux dents blanches, plana sur lui, s'arrêta, riant aux éclats, et ce rire était comme de bois, et roulait aux échos, et l'assourdissait, et l'exaspérait. Kouznetsov voulut bondir pour enfoncer sa baïonnette dans le ventre du géant, il se secoua, mais un sommeil irrésistible le clouait sur place, il ne pouvait plus lever le bras, et dans son impuissance, de dépit, il se sentit venir des larmes aux yeux. Alors il aperçut l'ange sur l'obélisque, l'ange qui tendait la main et, se tournant vers les camarades, leur criait :

— En avant, soldats ! en avant !

..

La fusillade engagée par Kouznetsov n'arrêta plus, elle gagna tous les rangs, à droite et à gauche, et c'était un anneau de feu autour du Palais.

Le combat décisif se déclenchait.

Voronine avec des matelots et des hommes du régiment Pavlovsky, tout en tirant, rampèrent vers l'ennemi. Ce côté du Palais n'était presque pas éclairé et ils pouvaient avancer hardiment dans la pénombre. Les balles qu'on leur envoyait passaient trop haut ; sur le pavé, on ne les entendait presque pas ; et l'on allait toujours, vers ces fenêtres de là-bas, aux lumières d'or fondu.

Mais à peine les assaillants entrèrent-ils dans la zone éclairée, où les crânes chauves des pierres étincelaient, les fusils et les mitrailleuses du Palais crachèrent avec fureur ; et les balles semblaient gémir, tendant d'invisibles cordes vibrantes au-dessus des têtes aplaties contre la chaussée. Non loin de Voronine, à gauche, un homme cria et se tut. Voronine et ses compagnons continuèrent d'avancer. A gauche

encore, soudain, un bruit se fit, comme si tombait un énorme battoir, et le visage de Voronine fut couvert de boue.

Ensuite, la fusillade de l'adversaire cessa, mais pour reprendre, quelques secondes après, avec une nouvelle violence. Dans ces à-coups, dans l'irrégularité du tir, Voronine percevait la nervosité des *junkers* et des femmes-soldats.

— Ils ont la frousse ! En avant, camarades ! hurla brusquement Voronine.

— Hourra ! hourra ! beuglèrent-ils et, courant de toutes leurs jambes, pliés en deux, tirant à leur tour, ils se ruèrent.

Le Palais avait cessé de tirer.

Promptement, ils atteignirent les barricades de bûches qui avaient servi d'abri aux *junkers*. Ils virent là des monceaux de fusils abandonnés et alors, dans leur joie, soldats et matelots, franchissant en quelques bonds l'obstacle, s'engouffrèrent dans le Palais. En un vacarme inouï de masse pressée, ils envahissaient les portes latérales de la grande entrée et, tout à coup, une salle immense, aux blanches voûtes, s'emplit de la clameur des hommes, ivres de leur victoire.

Il était déjà deux heures du matin. En d'autres temps, un silence profond avait dû régner, à pareille heure, en ces lieux. Mais maintenant, des soldats hurlaient, sifflaient, de lourds talons ébranlaient les planchers, courant et se répandant par les couloirs, par les chambres et les escaliers. On entendit de formidables coups de crosses assénés sur des caisses qui se trouvaient là en quantité, et des choses se brisaient en tintant avec un cliquetis de cristaux, et il y avait des froufroutements d'étoffe, et, sur tout cela, un hourvari, un brouhaha sans nom.

Voronine s'écria, indigné :

— Qu'est-ce que vous faites ?

Mais les coups de crosse redoublaient sur les caisses, faisant un tintamarre qui étouffait ses appels.

Et les mains tripotaient des robes blanches, des draps, de lourdes portières sombres ; des mains soulevaient des vases bleus et brandissaient des plumes d'autruche les poches se gonflaient.

Voronine sauta sur une caisse et hurla de toutes ses forces :

— Arrêtez !

Il se fit un silence.

— Camarades ! Nous ne sommes pas des pillards ! Nous sommes des révolutionnaires ! Tout cela appartient au peuple ! Remettez tout en place !

De nombreuses voix le soutinrent :

— Rendez, rendez tout !

— C'est le gouvernement que nous venons chercher, criait Voronine, et non pas du bric-à-brac !

— C'est juste ! Mettez tout en tas !

Les robes, les draps, les rideaux s'amoncelèrent en un seul tas.

Et d'autres gardes-rouges se pressaient à la porte. Un blondin aux longs cheveux fit irruption avec des matelots.

— Il faut placer des gardes ! cria-t-il.

Une vingtaine de matelots furent postés près des hardes entassées. Une partie de la masse armée fut renvoyée du Palais. Les autres s'avancèrent rapidement par les longs corridors. Voronine en était avec quelques camarades. Le blondin avait le revolver au poing, les matelots et les soldats le fusil en arrêt.

Ils montèrent à l'étage supérieur dont les lustres étincelaient. Ils y trouvèrent d'autres gardes-rouges qui avaient passé par la grand-place et par le quai de l'Amirauté. Et ils aperçurent des *junkers* épouvantés, deux ou trois officiers et plusieurs domestiques du Palais, aux livrées bleues galonnées d'or.

Le blondin avec ses camarades parcourut en quelques enjambées le parquet étincelant, gagnant la salle dite de Malachite où devait se trouver le gouvernement. Voronine avec ses matelots resta en arrière. Ils contemplaient les gobelins, les tableaux qui ornaient les couloirs, ils entraient au hasard dans des salles et admiraient la magnificence de l'aménagement. Des glaces montraient du plancher aux frises. Voronine y aperçut son corps efflanqué, sa tête émaciée. Ses camarades étaient pareillement loqueteux et exténués. Aux murs, dans des cadres dorés, des tableaux encore, d'une beauté inimaginable.

Et dans une des chambres, Voronine resta stupéfait : il y trouvait trois femmes du bataillon de Kérénsky et ce même capitaine qui, en juillet, l'avait frappé au visage de la crosse de son revolver, ce capitaine qui, sous ses yeux, avait assommé un matelot déjà ligoté, en disant : « Et voilà pour vous, enfants de chiens !... »

La scène était bien vivante dans son souvenir. Ses poings se fermèrent, le sang afflua à ses tempes.

Koliénov et les femmes se taisaient, immobiles, devant une table ronde en mosaïque.

— Camarades, dit Voronine à ses compagnons, nous devons arrêter cet officier.

— Pourquoi ça ? demanda Koliénov avec une nuance de dédain.

— Je sais pourquoi...

Et s'élançant vers le capitaine, Voronine qui avait laissé dans un coin son fusil, saisit Koliénov par les poignets et cria :

— Attachez-le !

— Arrête !

— Fouillez-le, je le tiens.

Koliénov blêmit, sa bouche convulsée eut un sourire amer. Les femmes s'étaient réfugiées derrière un divan et regardaient avec effroi par-dessus le dossier. On tira des poches de Koliénov un revolver, un porte-cigares et un porte-monnaie.

— Remettez dans sa poche le porte-monnaie et le porte-cigares, dit Voronine, mais donnez-moi le revolver.

Koliénov attendait, résigné. Voronine le lâcha et se saisit de l'arme.

Les matelots considéraient leur camarade et attendaient en silence.

— N'avez-vous pas oublié comment, en juillet, avec ce même revolver, vous avez assommé un matelot et m'avez frappé ici ? dit Voronine en montrant sa cicatrice.

— Je ne me rappelle pas.

— Ah ! Vous ne vous rappelez pas ? Mais moi, je vous connais parfaitement !

— A mort ! crièrent les matelots.

— Fusillons-le !...

— Et je sais comment vous avez tué un typo...

Déjà des fusils s'abaissaient, dirigés sur Koliénov.

Il se taisait, baissant la tête, ses joues étaient devenues blanches comme du papier.

Une salve retentit, assourdissante dans ce lieu fermé, et Koliénov s'effondra. Les morceaux d'une glace tintèrent. Une

femme nue dans son cadre d'or oscilla sur le mur. Les cristaux des lustres tintinnabulaient, des nuages cendrés en tombèrent par flocons, et sur la place où avait été tué Koliénov montait encore un nuage épais de fumée noire.

Cependant, par le couloir, roulaient d'innombrables talons. Voronine et les matelots se joignirent aux soldats.

Quand ils sortirent du Palais, on expédiait sous bonne escorte à la forteresse Pierre-et-Paul les membres du gouvernement provisoire.

Voronine et ses camarades se dirigèrent vers l'Institut Smolny.

— Brou ! s'écria un soldat, en se frappant les mains, et il battit la semelle.

— Oui, il fait frisquet, dit un matelot en relevant son col.

— C'est parce qu'on a eu chaud là-dedans.

Voronine avait baissé la tête et ne sentait pas le froid.

— Parce que, par-ce que... Tu vois bien qu'il neige...

Il devait être environ cinq heures du matin. Aux fenêtres de Smolny brûlaient d'innombrables feux. On tenait séances sur séances. Devant l'Institut, un vrai camp : des bûchers étaient allumés, des canons et des mitrailleuses en position, des autos blindées grondaient de leurs moteurs. Par l'entrée du jardin, dans un sens ou dans l'autre, passaient des automobiles et des motocyclettes, emportant et apportant des hommes agités. Les klaxons grognaient et hurlaient. Les moteurs fumaient et pétaradaient. Les voitures blindées, d'un jaune brunâtre, évoluaient lourdement et crachaient leur souffle comme des hérissons quand ils nagent. Devant l'entrée et devant les bûchers, partout, des soldats et des gardes-rouges, en sentinelle ou prêts à marcher, parlaient du gouvernement provisoire et du futur pouvoir ouvrier et paysan.

Quand il leva les yeux sur les fenêtres de Smolny et sur l'animation du jardin, Voronine revint à lui : il ne sentit plus aucune fatigue, il marcha rapidement pour retrouver les hommes qu'il aimait...

Et il les retrouva, tous saisis d'une joie profonde. Au deuxième étage, l'étudiante juive de Lesnoïé courut à lui :

— Le pouvoir est à nous ! cria-t-elle. Et elle lui tendit les mains.

Ils s'enfoncèrent dans la maison. Voronine n'écoutait plus ce qu'elle disait. Il pensait à son village, et à ce qu'on dirait là-bas.

..

Le soir du 25 octobre, Pétrov n'eut pas la possibilité de se servir du télescope : le ciel était enveloppé de nuages, une pluie fine tombait. Il n'y avait rien d'autre à faire que de lire. On n'avait pas envie de dormir. Avec Claudine ils se promenaient dans la cour et écoutaient les détonations dans Piter : coups de canon, coups de fusil, feux de mitrailleuses.

— Demain, j'irai à la Direction, dit-il, et je saurai tout.

Mais le lendemain, il ne put arriver à son bureau.

Il était à peine sorti de chez lui qu'il fut arrêté par deux soldats :

— Enlevez ça, vos épaulettes, là, vos étoiles ! dirent-ils.

— Pour quelle raison ? dit Pétrov, vexé.

— Ah ! tu veux causer, toi ? dit un des soldats qui porta la main sur les épaulettes.

Pétrov furieux frappa le soldat en pleine poitrine et se réfugia dans la cour.

Les deux hommes brisèrent la porte, rattrapèrent Pétrov et, le frappant du poing au visage, le renversèrent et lui allongèrent des coups de pied.

Pétrov cria ; un des locataires, voyant la scène, appela au secours et d'autres habitants de l'endroit, accoururent. Mais les soldats étaient déjà partis et se dirigeaient vers la pinède.

Pétrov dut garder le lit.

..

A la Direction principale de l'Artillerie, deux assemblées générales avaient lieu simultanément : en haut, dans la salle des fêtes, celle des officiers ; en bas, dans les salles du comité, la réunion des commis et expéditionnaires. L'une et l'autre assemblée devaient résoudre la même question : comment envisager le coup d'Etat ?

Chez les officiers, sous les hauts plafonds décorés en stuc, le portrait de Nicolas II se dressait dans toute sa pres-

tance, comme s'il s'avancait vers ses fidèles serviteurs. Et l'on avait déjà élu un colonel comme président et un capitaine comme secrétaire. La discussion était commencée.

Alors parut un petit homme maigre, un blondin, d'allure tranquille. On s'agita, on chuchota dans la salle :

— Faites-le sortir ! Il n'a rien à faire dans notre assemblée !...

— Pourquoi parlerions-nous devant des étrangers ?...

Le président secoua sa sonnette et réclama du silence. Le petit blondin était déjà arrivé jusqu'au bureau et voulait parler, mais des cris s'élevèrent :

— Nous n'en voulons pas !...

— Qu'on nous laisse ! qu'on ne nous gêne pas !..

Il essaya encore de parler. Ce fut un vacarme. Sa parole fut étouffée. Il sortit. Il alla rejoindre les commis.

Derrière lui, la porte fut fermée à clé et ce furent des discours.

Le colonel Périélov se leva :

— Messieurs les officiers, je serai bref. Le moment est grave, notre responsabilité est immense. Nous ne devons pas perdre notre temps en paroles. Le pays réclame de nous des actes. Et si nous n'agissons pas dès aujourd'hui, il pourrait être trop tard demain.

Des applaudissements éclatèrent.

Périélov pâlit, de la sueur parut sur son crâne, ses moustaches se hérissèrent, mais ses yeux se creusaient.

Il retomba dans son fauteuil, sérieux et résolu.

Pétrov demanda la parole.

— Plusieurs d'entre nous sont effrayés et veulent effrayer les autres, en parlant du danger que comporte l'aventure des bolchéviks. Mais que sont-ils, ces bolchéviks ? Combien sont-ils ? C'est une petite bande de fous. Il est ridicule d'en avoir peur ! Peut-on imaginer une seconde qu'ils soient capables de se maintenir au pouvoir ? Le pouvoir leur échappe déjà ! En majorité, ce sont des gueux, de pauvres diables sans instruction, incapables d'organiser individuellement leur vie et qui, par conséquent, ne sauraient diriger notre immense pays !

Nouveaux applaudissements.

En haut et en bas de l'établissement, des résolutions furent adoptées qui condamnaient les bolchéviks.